

Voici ce que dit Hugh **GIBSON**, premier secrétaire de la Légation américaine à Bruxelles, dans ***La Belgique pendant la guerre*** (*journal d'un diplomate américain*) en date du

**13 septembre 1914**

J'ai été absent depuis le 9, ayant dû me rendre à Anvers, et n'ai pas trouvé le temps d'écrire une ligne.

Le mercredi matin seulement, en recevant à la légation le laissez-passer signé par von der Goltz, je fus à peu près sûr de partir. Un laissez-passer de plus pour ma collection déjà fort intéressante. En même temps, une lettre de mon ami le baron von der Lancken (**Note**) m'informait qu'un officier nous accompagnerait jusqu'aux avant-postes allemands. Lancken nous suggérait de fixer un grand drapeau blanc à l'avant de l'automobile pour le moment où nous nous trouverions entre les lignes. Cette lettre et le laissez-passer, apportés vers une heure du matin, avaient un aspect si imposant que le domestique crut nécessaire de réveiller le ministre (**Note** : Brand Whitlock) de son profond sommeil.

A la légation d'Espagne, Villalobar me remettait un volumineux paquet de lettres et de télégrammes, et me fit des adieux comme si je marchais vers une mort certaine.

Revenu à la légation, j'y trouvai mon compagnon de voyage, le comte Woeste. Il est un des chefs du parti catholique, au pouvoir depuis plus de trente ans. Bien qu'âgé de soixante-quinze ans, le comte Woeste reste une grande figure dans un petit pays. Il fut d'un sang-froid admirable durant notre expédition, et si j'étais citoyen belge, je voterais certainement pour un homme aussi maître de ses nerfs.

Au bureau militaire, je fus enchanté d'apprendre que von Herwarth s'était réservé la mission de nous mener jusqu'aux avant-postes. Avec lui, M. Woeste eut beaucoup de mal à se contenir et à éviter une discussion en règle sur la guerre, ses causes et sa justification. Il y réussit pourtant si bien que mes deux personnages se séparèrent en bons termes aux avant-postes, mettant même un temps considérable à se serrer la main.

Un grand camion automobile chargé de soldats nous précédait et nous le suivîmes dans un nuage de poussière.

Depuis les faubourgs de Bruxelles jusqu'aux avant-postes de Hofstade, partout dans la campagne, il y avait des détachements d'infanterie, de lanciers, d'artillerie lourde et même trois ou quatre détachements de marins en blouse bleue. Hormis ces marins et quelques *landsturm*, dans des uniformes d'un bleu très voyant, tous les hommes portent la nouvelle

tenue gris verdâtre, excellente couleur pour l'armée de campagne. Il nous est arrivé souvent de parcourir plusieurs centaines de mètres le long d'un champ sans nous apercevoir qu'il était occupé par de la troupe. Plusieurs villages entre Dieghem et Hofstade ont été incendiés et l'on voit encore la trace des obus. Entre Perck et Hofstade, la campagne est sillonnée de profonds retranchements, près desquels, parfois, les Allemands ont placé des mannequins pour attirer le feu ennemi. Ailleurs, ils ont posé des képis belges sur le rebord des tranchées, dans le but évident d'amener les Belges à s'approcher davantage avant de tirer. La plupart des grands arbres le long de la route sont coupés, et les maisons rasées jusqu'au sol de manière à offrir un bon champ de tir à l'artillerie. À Dieghem, l'auto allemande qui nous pilotait prit à son bord un officier naval qui devait nous accompagner jusqu'aux avant-postes pour y inspecter ses hommes.

J'étais plutôt opposé à l'idée du drapeau blanc, mais Herwarth et l'officier naval insistèrent beaucoup, disant que la région comprise entre les lignes était parcourue par des patrouilles aussi bien belges qu'allemandes. Ils étaient persuadés que les hostilités allaient reprendre d'un moment à l'autre, et que celui qui s'aventurerait dans la région sans un emblème distinctif risquerait fort d'être fusillé. Ils fixèrent donc un long bâton sur un

des côtés de l'auto et y attachèrent un drapeau blanc de deux mètres de large. Nous souhaitons un joyeux « *au revoir* » aux deux représentants de Hohenzollern et Cie, et continuons la route vers Malines. Nous avons dépassé de cinq cents mètres le pont quand nous voyons deux patrouilles de cyclistes belges sauter de leurs machines et courir vers une ferme abandonnée. Comme ils étaient visiblement nerveux, il nous parut préférable de n'avancer qu'avec une extrême lenteur, de manière à leur donner le temps de bien nous voir avant de mettre leur balle au but. Derrière les fusils braqués sur nous, les yeux seuls dépassaient le rebord de la fenêtre. Lorsqu'ils aperçurent les vêtements noirs de M. Woeste et ses favoris blancs, ils levèrent leurs armes et nous firent signe de passer. Un kilomètre plus loin, à un tournant de la route, nous tombons à l'improviste sur le premier avant-poste belge, fort de six hommes et d'un officier. Précipitamment ils se jettent derrière des murs de pierre et des troncs d'arbres pour nous donner l'agréable et, habituelle réception des fusils braqués. Par prudence, j'arrête la voiture et m'avance pour parlementer. L'officier se trouvait être le jeune Z.... Il pâlit en me reconnaissant car, si ses hommes nous avaient vus de plus loin sur la route, ils nous auraient certainement remplis de plomb.

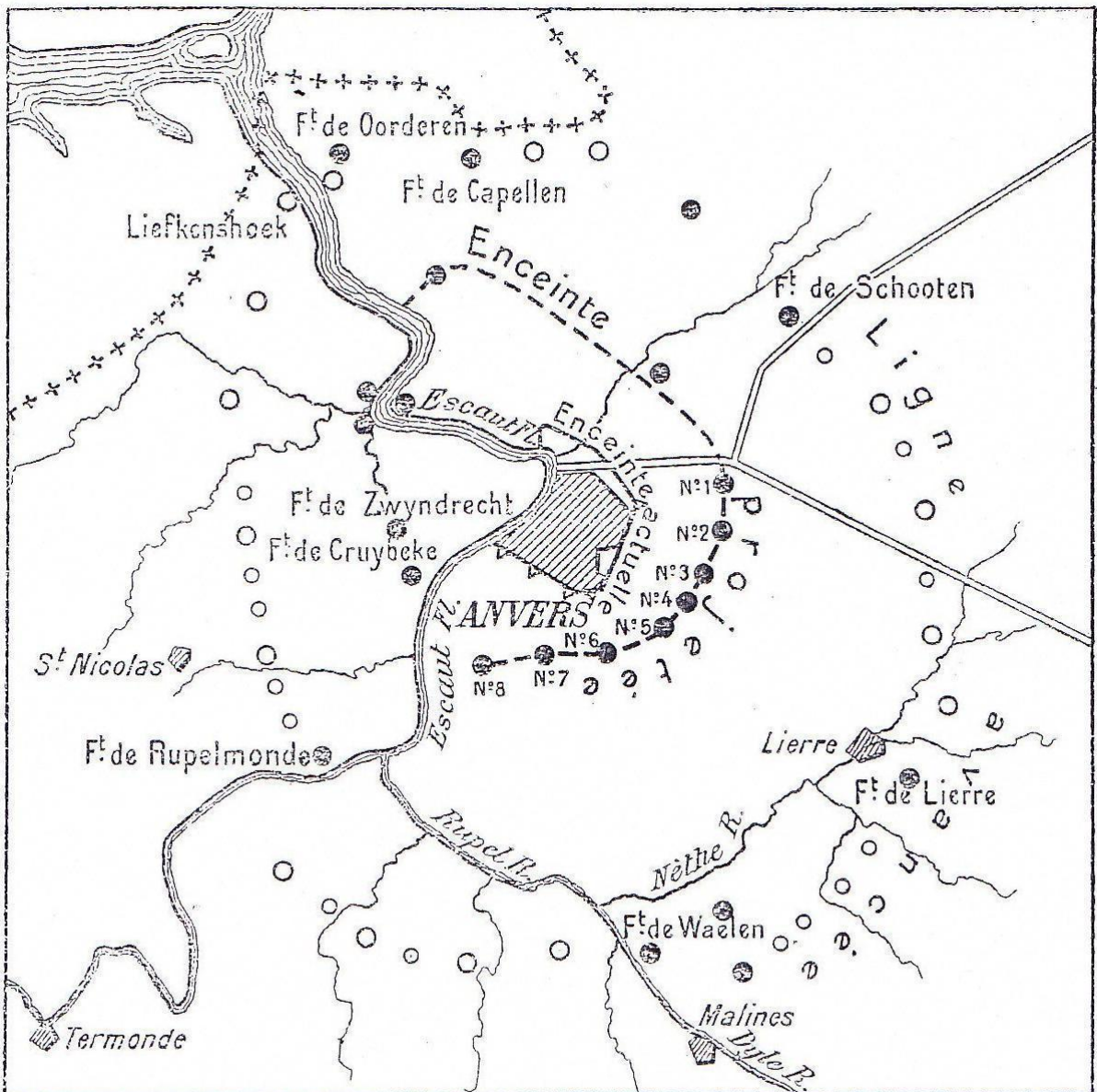
Trois fois durant la matinée, m'a-t-il raconté,

les Allemands ont essayé de traverser les lignes dans une voiture arborant le drapeau blanc, et la dernière fois la voiture était certainement armée d'une mitrailleuse. Aussi les avant-postes avaient-ils reçu l'ordre de ne plus laisser approcher personne jusqu'à ce que se déclenchât l'attaque à laquelle on s'attendait.

Loin de moi la pensée que mes amis aient voulu me faire arborer un drapeau blanc pour que les Belges tirassent dessus, faisant ainsi preuve de sauvagerie !

Après cette petite aventure, pourtant, nous avons replié notre drapeau et continué sans autres difficultés. On nous arrêta bien tous les cent mètres en nous mettant une baïonnette sous le nez mais, à mesure que nous nous éloignions de la ligne de feu, la nervosité des postes décroissait, si bien qu'à Malines, la seule vue de nos papiers nous donna libre passage.

Depuis mon dernier voyage, les Belges ont renforcé sans cesse leurs travaux défensifs et ils ont fait merveille. Les intervalles entre les forts ont été inondés par les eaux du canal et rendus



D'après le Journal Le Soir

● ● Forts et redoutes actuels.  
○ ○ Forts et redoutes en construction.

absolument impraticables. Des réseaux de fils de fer barbelés forment un rempart autour des fortifications. Ces réseaux sont si épais et si entortillés que le feu de l'artillerie serait inefficace contre eux ; et les couper avec des cisailles serait un travail si lent qu'il entraînerait une énorme perte d'hommes. Des phares placés sur les fortifications fouillent le ciel, la nuit, à la recherche des zeppelins. Depuis ma dernière



visite, un zeppelin a pu s'approcher de la ville, mais il a été surpris par les faisceaux lumineux et obligé de se délester précipitamment de sa cargaison de quinze bombes, qui sont tombées sur une distance d'une centaine de mètres, ne causant que des dégâts insignifiants. Depuis lors, d'autres dirigeables ont tenté d'approcher, la nuit, mais la lumière des phares et le tir des petits canons verticaux les ont contraints chaque fois de rebrousser chemin.

Tous les villages avoisinant les fortifications sont complètement rasés et les grands arbres des avenues ont été coupés. Triste spectacle !

J'ai déposé M. Woeste au Grand Hôtel et me suis rendu ensuite à l'hôtel Saint-Antoine. Sir Francis Villiers et le colonel Fairholme m'ont donné les premières nouvelles vraies depuis que les Allemands ont cessé de publier leurs bulletins de victoires. Sir Francis me montra les télégrammes confirmant leur échec et leur retraite en France, et le prince Koudacheff, ministre de Russie, me fit lire les nouvelles de l'avance russe en Prusse orientale et en Autriche.

Après le déjeuner, j'eus les conversations d'affaires qui m'amenaient à Anvers, et je remis les messages dont j'étais chargé.

Le moral est beaucoup meilleur qu'il ne l'était à ma dernière visite, et l'on est prêt à tout.

Au consulat général, je trouvai une montagne

de lettres et de télégrammes Je répondis aux plus urgents.

En sortant, je rencontrai le général Jungbluth qui sortait du palais. Il m'y fit entrer pour causer quelques instants.

La Reine, qui revenait d'Angleterre, nous aperçut et me questionna sur Bruxelles.

A l'hôtel, tous les collègues, eux aussi, voulaient les dernières nouvelles de Bruxelles. Il y avait peu de choses à dire cependant. Parmi les collègues, il ne manquait que le nonce du pape, qui est profondément malheureux au milieu de tout ce bruit de guerre et ne sort presque jamais de son palais épiscopal.

Le premier ministre m'avait fait demander de le retrouver après le dîner. Il me montra des télégrammes de France, d'Angleterre et de Russie, et ses cartes sur lesquelles les mouvements de troupes sont marqués par de petits drapeaux.

M. de Broqueville m'a raconté un incident intéressant qui s'est passé à Gand. Lorsque les Allemands y arrivèrent, ils envoyèrent un officier et quelques hommes pour faire les réquisitions, sur la promesse de ne pas être attaqués. Bien entendu, toute la ville était en émoi. On avait recommandé à la population d'éviter tout acte de violence. Mais, au moment où l'auto allemande passait devant le consulat américain, une auto blindée belge y arrivait aussi. Venant d'Anvers,



ses occupants ignoraient la présence des Allemands. A la vue de l'uniforme ennemi, ils firent feu, blessant l'officier et un des hommes.

Cet incident eût été suffisant pour que la ville ne fût plus qu'une ruine à l'heure qu'il est. Mais l'intervention rapide de van Hee, le vice-consul d'Amérique, l'a sauvée. Il descendit l'escalier quatre à quatre, prit le bourgmestre qui se trouvait justement là, le poussa dans une auto avec le soldat blessé et s'en fut droit au quartier général allemand pour expliquer que l'attaque provenait de deux soldats arrivant d'Anvers qui ne savaient rien de l'accord conclu entre la ville et les Allemands. Il les supplia de ne pas exercer de représailles. Le général admit le rapport du vice-consul et promit de ne pas exercer de représailles, si les réquisitions demandées lui étaient promptement fournies. Il avait songé d'abord à faire occuper la ville par ses troupes jusqu'à la remise des réquisitions, mais n'en fit rien sur la parole d'honneur du vice-consul de le satisfaire promptement.

Van Hee en prend la responsabilité. Ils rentrent à Gand. Mais le gouverneur militaire refuse de ratifier l'arrangement parce qu'il n'appartient pas au bourgmestre de faire un accord avec les Allemands ; seul, le gouverneur militaire a ce pouvoir. On n'enverra donc aucune espèce de ravitaillement. Mais le bourgmestre télégraphie la situation au premier ministre à

Anvers, et M. de Broqueville répond immédiatement que le vice-consul d'Amérique, ayant donné sa parole d'honneur au général allemand, ne doit pas être désavoué.

Il avait fallu assumer une grosse responsabilité, mais les Gantois sont reconnaissants à Van Hee d'avoir sauvé leur ville de la destruction.

Se promener dans Anvers le soir est toute une entreprise. Les réverbères sont éteints, les volets des fenêtres fermés, et les petites lampes électriques des cours d'hôtels recouvertes d'épais abat-jour. Tout cela pour que les zeppelins ne sachent pas où déposer leurs cartes de visite. Des patrouilles parcourent les rues et un fort détachement garde les abords de l'hôtel Saint-Antoine. Les autos circulent toutes lumières éteintes, les patrouilles les arrêtent sans crier «*Qui vive !* » mais en surgissant tout à coup pour demander le mot de passe à voix basse. Les grands phares fouillent le ciel depuis le coucher jusqu'au lever du soleil, donnant l'illusion d'un magnifique feu d'artifice.

A l'hôtel, le prince Caraman-Chimay me remit un message de la Reine. Je vis le pauvre prince Ernest de Ligne dont le fils avait été tué quelques jours auparavant dans une auto blindée.

Ce jeune de Ligne, volontaire de guerre, montait une des trois autos blindées envoyées en reconnaissance vers les lignes allemandes. Au moment de s'engager dans un chemin creux, ils demandèrent à un paysan flamand s'il y avait des Allemands dans le voisinage. Le paysan répondit qu'il avait vu trois uhlands peu auparavant, mais qu'ils étaient repartis. Les trois autos s'engagèrent donc dans le chemin creux où elles tombèrent dans une embuscade, tendue par une quarantaine d'Allemands sous les ordres d'un major. De Ligne reçoit une balle à la tête. Le soldat qui tenait le volant est tué et plusieurs reçoivent des blessures graves dont ils sont morts. La troisième voiture, qui suivait à une certaine distance, ouvrit le feu, tuant ou blessant presque tous les Allemands, y compris leur major.

Un jeune homme appelé Strauss, dont la mère est Américaine, se trouvait dans une auto-mitrailleuse. Il se tint debout dans la voiture, tirant toujours et sans être touché malgré le feu convergent des Allemands sur lui. Lorsque l'ennemi eut été dispersé, lui et les autres survivants ramenèrent les trois voitures à Anvers. De Ligne et deux autres y moururent en

arrivant.

Le prince Ernest eut beaucoup de peine à arriver à Bruxelles. Plusieurs fois les Allemands tirèrent sur lui. Ils étaient devenus plus nerveux que le matin où j'avais passé. Un neveu du prince a été tué également. Un autre neveu, le prince Henri de Ligne, qui est dans l'aviation, n'a cessé d'être en pleine action depuis le commencement de la guerre. Lui aussi habite l'hôtel Saint-Antoine avec sa femme.

Jeudi matin, nouvelle avalanche de télégrammes. Je rencontre le général Jungbluth qui me communique les dernières nouvelles ; j'achète tout ce que je peux trouver de journaux pour les rapporter à Bruxelles. Déjeuner sommaire. Je vais chercher Woeste et Faura, et à une heure nous repartons.

Après avoir passé par Malines, sur le seul pont encore franchissable, nous comptons suivre la berge du canal vers Hofstade pour y retrouver Herwarth à deux heures. Mais la canonnade était vive. Les batteries situées devant nous tiraient sur celles qui étaient derrière nous et réciproquement, si bien que les obus sifflaient au-dessus de nos têtes. Comme ce tir ne nous visait point, nous aurions essayé de passer. Mais, à la sortie de Malines, un éclatement violent et rapproché nous fait tressaillir. D'où vient-il ? Je vais voir et découvre une batterie belge placée près du couvent des Dames de Coloma. Le

commandant de la batterie, le major Nyssens, dont j'avais fait la connaissance à Bruxelles, nous conseille d'attendre une accalmie. Nous entrons donc dans le couvent. Une petite religieuse irlandaise nous reçoit et s'offre à nous faire voir le parc et les tableaux, mais le bombardement nous intéressait bien davantage. Le major Nyssens fit demander à la batterie la plus avancée de cesser le feu quelques instants pour nous laisser avancer jusqu'à Hofstade. Elle répondit qu'à deux heures dix elle cesserait de tirer pendant douze minutes. Nous étions dans l'auto, prêts à repartir, quand l'homme de liaison de cette batterie accourut avec le renseignement que les Allemands s'apprêtaient à avancer leurs canons à Hofstade — le point même que nous voulions atteindre — et qu'en conséquence ce serait mettre la position en danger que de cesser le feu.

Il fallait donc retourner à Malines et tenter de passer par la route directe de Sempst et de Vilvorde. Je donnai à Nyssens ma provision de cigares et il me remit en échange un petit revolver, trouvé quelques heures auparavant sur le cadavre d'un officier allemand. L'ordonnance de Nyssens, en maniant cette arme imprudemment, s'était tiré une balle dans le ventre. Pour être sûr d'éviter pareille surprise, je vidai les chargeurs et jetai les cartouches dans le canal.

A un kilomètre de Malines, nous tombâmes sur un fort détachement belge composé d'infanterie,

de cavalerie et d'une auto blindée armée de deux mitrailleuses. Ils nous dirent que Sempst avait été pris et repris trois fois durant la journée et qu'en ce moment même le village n'était pas occupé, mais que les deux partis s'avançaient pour le reprendre. L'instant était mal choisi pour le traverser. Je demandai à voir le commandant belge, qui se trouvait être le colonel Cumont, le propriétaire de l'hôtel de la légation.

Il était sur le remblai du chemin de fer, couché sur le ventre entre les rails, observant les patrouilles allemandes avec de fortes jumelles. Nous l'appelons ; il se laisse gracieusement rouler du haut du talus et vient causer avec nous. Voilà trois jours qu'il est là et son aspect est assez peu présentable, mais il paraît fort content de cette occasion d'apprendre des nouvelles. A son avis, nous avons le temps de passer, et, en tout cas, il préviendrait ses hommes de ne pas tirer sur nous si jamais nous devions nous rabattre vers lui.

Nous croisons plusieurs patrouilles belges avant d'entrer dans le village ; il n'est que trop visible qu'on s'y est battu. Certaines maisons sont complètement brûlées, d'autres n'ont plus ni portes, ni fenêtres, ni mobilier. Le sol est jonché de tessons de bouteilles, de vaisselle, de matelas et autres débris. Partout règne cette horrible odeur de chair brûlée.

Nous allions sortir du village quand, du jardin d'une villa, une vingtaine de Belges nous font des



signes. Nous stoppons, je descends et vais vers eux. Leurs fusils sont braqués sur moi, ce qui n'est pas très accueillant. A dix mètres d'eux, j'entends le crépitement d'une mitrailleuse (ce que les Belges appellent un *cinéma*), et une auto blindée allemande apparaît au tournant de la route. Elle tirait pour appeler la riposte des Belges et reconnaître ainsi leurs positions, mais ceux-ci se mettent à couvert, je les suis de près. Les Belges, qui se soucient peu de m'avoir, me crient de rester au milieu de la route. Sans perdre de temps en formalités inutiles, je leur crie à mon tour qui je suis mais alors, apercevant, par un trou de la muraille un détachement d'infanterie et de cavalerie allemandes à sept ou huit cents mètres qui avance à travers champs, je dois bien reconnaître que décidément nous faisons fausse route et je retourne à la voiture.

Je dis à mes compagnons ce qui en est et leur suggère de retourner à Malines. M. Woeste était d'avis de continuer parce qu'il n'avait plus de linge propre, et ne tenait point à passer une nouvelle nuit hors de Bruxelles. Nous retournons cependant et arrive à notre rencontre l'auto blindée belge que le colonel Cumont, au bruit de la fusillade, avait envoyée couvrir notre retraite. L'auto resta dans le village juste le temps de tirer quelques balles sur sa collègue allemande, puis rentra dans ses lignes.

Nous essayons alors de sortir de Malines par l'Ouest mais la route était inondée. Enfin, comme

la nuit venait, M. Woeste reconnut lui-même qu'il était préférable de rentrer à Anvers.

De nombreux détachements belges marchaient à l'attaque. Ils reconnaissent maintenant notre drapeau et l'acclament chaque fois. Près d'Anvers, un jeune homme sortit des rangs et me saisit par le bras en disant :

- *Je suis un Américain.*
- *Où êtes-vous né ?*
- *A Aurora, Illinois. Mon père travaille dans la manufacture de glycérine de X....*
- *Qui connaissez-vous à Aurora ?*
- *Je connais M. Evans, et un tel, et un tel, et M. Beaupré. (1)*
- *Comment vous appelez-vous ?*

Mais, à ce moment, un sous-officier le fit rentrer dans le rang et je perdis de vue mon compatriote dans un nuage de poussière.

Devant un passage à niveau, nous rejoignîmes une auto de la légation d'Angleterre. Tous se mirent à rire et surtout le colonel Fairholme qui avait prédit notre insuccès. On rit encore bien davantage à notre arrivée à l'hôtel et ce fut la grande plaisanterie de la semaine de voir retenus, comme tous les autres, les seuls qui avaient réussi à traverser les lignes. Je n'en fus aucunement dépité car Anvers est fort intéressant en ce moment, mais j'avais cru de mon devoir de ne pas laisser le ministre s'inquiéter de notre sort. Une fois prouvé que nous ne passerions pas, je m'inclinai

volontiers devant la destinée. Même j'appris qu'il ne pouvait être question de retourner à Bruxelles, ni le lendemain, ni le surlendemain. Les Belges préparaient un mouvement enveloppant pour essayer de frapper un coup qui obligeât les Allemands à ramener des troupes du front français. Le colonel m'invita à l'accompagner le lendemain sur le front, et j'acceptai avec un empressement qui le surprit.

M. Woeste se résignait à contre-cœur à rester à Anvers. Il craignait moins le danger des balles que l'ennui de tourner en rond dans un hall d'hôtel.

Vendredi matin, comme je faisais des courses en auto, j'entendis une grande rumeur vers le boulevard. Le chauffeur, qui connaît ma curiosité, m'y amena juste à temps pour voir passer trois cents prisonniers allemands. Ils étaient vraiment laids, presque tous des *landsturm*, hagards et tristes. La foule avait quelques raisons de ne pas leur témoigner des sentiments amicaux, mais elle ne commit aucune violence, et ne leur jeta rien à la tête. Elle se contenta de les huer et de les siffler copieusement. Et ce mouvement même fut réprimé. Deux heures après, une affiche du gouverneur militaire recommandait aux habitants de conserver une attitude plus digne et d'éviter les démonstrations hostiles à l'égard des prisonniers. Ceux-ci venaient d'Aerschot (**Note**), où, dit-on, les Allemands ont commis toutes sortes d'atrocités depuis trois semaines. Le commandant, qu'on

prétend responsable, se trouvait parmi eux. Interrogé par une cour martiale, il reconnut l'exactitude des faits, Mais invoqua, pour sa défense, l'obéissance à des ordres supérieurs, contre lesquels il avait protesté. Les soldats belges, qui les ont faits prisonniers, ne se glorifient pas de cette capture parce que ces Allemands étaient trop ivres pour pouvoir seulement se servir de leurs armes. De tous côtés nous reviennent des histoires semblables.

Dans la matinée, était arrivé un message pour le colonel Du Cane, lui donnant l'ordre de retourner en Angleterre. Le colonel Fairholme devait le lui porter à Lierre où se trouve le Roi et le grand quartier général. Nous partîmes à onze heures. La route est lugubre ; ce ne sont que maisons détruites, arbres abattus, réseaux de fils de fer barbelés et inondations.

La ville même de Lierre n'est pas endommagée et j'espère qu'elle ne le sera jamais. Sur la Grand-Place il y avait un va-et-vient constant d'automobiles et de motocyclettes qui apportaient les renseignements ou emportaient les ordres. Le Roi n'était pas encore revenu du champ de bataille, et le colonel Du Cane était aux premières lignes. Pendant que nous l'attendions, quelques officiers m'ont expliqué les mouvements et la progression des troupes. L'un d'eux m'a donné son bonnet de police que je garde en souvenir de l'endroit.

J'ai visité la ville et ses curiosités. L'hôtel de ville est un bâtiment ancien, pas très grand, mais très joli et qui porte la date de 1369. Puis nous avons déjeuné au mess des officiers, dans la salle d'un petit café de la place, et pris le café et fumé sur la terrasse.

Quel ennui de perdre son temps quand la vive canonnade et l'activité du lieu présagent des événements importants ! Mais nous ne pouvions bouger avant l'arrivée du colonel Du Cane. Le sénateur de l'endroit nous invita à entrer chez lui, ce que nous fîmes avec plaisir, car il pleuvait à torrents. Nous avons bu et fumé avec l'accompagnement musical de la pluie et du canon.

Le colonel Du Cane et le capitaine Ferguson arrivèrent à la nuit tombante.

La bataille prévue pour le lendemain ne me laissait aucun espoir de retourner à Bruxelles. J'étais vraiment déçu de rentrer à Anvers,

Nous nous étions réfugiés à l'hôtel de ville à cause d'une pluie torrentielle. A ce moment, le Roi, qui avait passé la journée avec ses troupes, arriva trempé jusqu'aux os. Il monta vivement les marches, tout en continuant à parler à son aide de camp. Il dit quelques mots à chacun de nous puis il prit le colonel Du Cane à part pendant quelques minutes avant de lui dire au revoir. Le Roi voit clairement la situation et tous les attachés militaires sont unanimes à admirer sa valeur. Il est le commandant suprême de l'armée, mais aucun détail n'échappe à son attention.

Munis du mot de passe, nous repartons pour Anvers dans la nuit. Des troupes et des munitions descendent continuellement vers la ligne de feu et des trains de la Croix-Rouge en ramènent beaucoup de blessés. Les pertes ont dû être lourdes de part et d'autre et il faut s'attendre à plusieurs jours de combat.

A l'hôtel, sir Francis était rayonnant. Il tenait à la main un télégramme qui est bien le message le plus enthousiaste envoyé jusqu'ici par le ministre de la Guerre britannique. Pour la première fois le communiqué employait des expressions telles que « *ennemi en déroute* » et « *vigoureusement poursuivi* ».

Après le dîner je retournai au Grand Hôtel, où M. Woeste était toujours préoccupé de retourner au plus vite à Bruxelles, pour changer de linge. Il fallut les efforts joints de tous les membres du

cabinet pour le convaincre de l'inutilité, voire de la folie, de tenter ce départ. Il s'inclina, mais avec moins de bonne grâce encore que la veille. Plusieurs ministres me chargèrent encore de toutes sortes de messages pour Bruxelles. J'espère ne pas faire de confusion parmi les destinataires de ces paroles affectueuses.

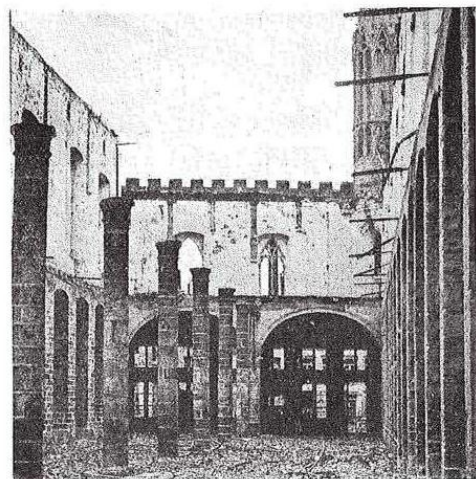
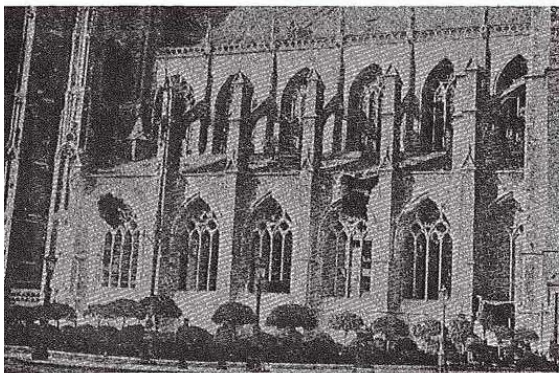
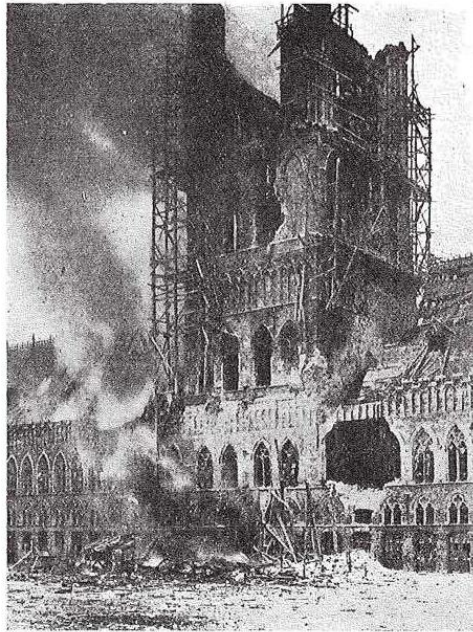
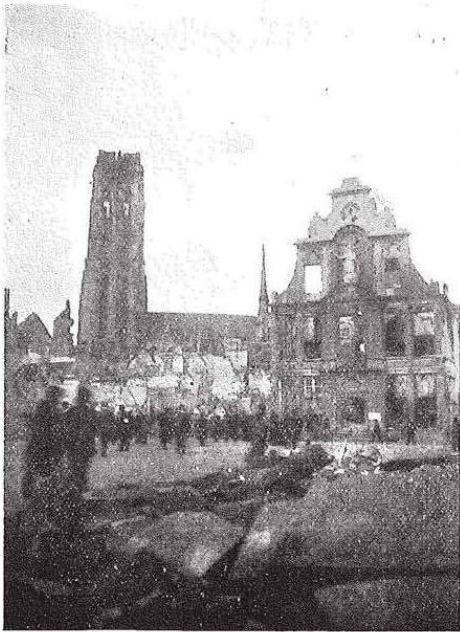
Samedi matin, dès sept heures, le colonel et moi roulions en auto, sous la pluie, sur cette même route de Lierre, parcourue la veille. Dans le voisinage des forts, des travailleurs brûlaient des maisons, abattaient des arbres, tendaient des réseaux de fils de fer ; ouvrage navrant, mais nécessaire en temps de guerre.

L'activité était extrême au quartier général de Lierre. Plus que la veille encore, des estafettes apportaient des renseignements et emportaient des ordres. La bataille avait repris depuis deux heures et le canon tonnait de tous côtés. On nous mit au courant de la position des troupes, puis nous partîmes vers le théâtre des opérations. Un jeune officier de l'état-major nous servit de guide, mais il ne connaissait pas les routes et lisait mal la carte. Le colonel Fairholme et moi nous étions dans une première auto avec l'officier, et le colonel Du Cane et Ferguson nous suivaient dans leur voiture. Nous arrivâmes à Malines sans difficultés.

La cathédrale est lamentable à voir, avec ses merveilleux vitraux du XV<sup>ème</sup> siècle réduits en



poussière, sa voûte en partie effondrée et le dallage défoncé par les obus. Les maisons avoisinantes, propriété de paisibles citoyens, sont entièrement démolies. Quel peut être le but militaire de ces destructions, lorsqu'il n'y a même pas d'ennemis dans la place ? Car Malines fut bombardé après la retraite de l'armée belge. Tout cela se concilie difficilement avec le *Gott mit uns*.



Malines et Ypres contenaient deux joyaux de l'architecture médiévale : l'église métropolitaine de St. Rombaut et les Halles aux draps.

A trois reprises les canons allemands se sont efforcés d'atteindre la première, et chaque jour voit s'effondrer un peu plus les secondes sous des obus acharnés à détruire le plus remarquable monument communal des Flandres.



Avant notre, départ de Lierre, neuf soldats du *landsturm* furent amenés dans l'hôtel de ville pour y être interrogés par un officier, Ils avaient l'air déprimés. C'étaient des Bavarois (**Note** : compatriotes de la reine Elisabeth). Ils s'étaient rendus pour échapper aux privations et aux dangers de la guerre et ils répondaient à toutes les questions sur la situation de leur armée. L'interrogatoire terminé, ils se laissèrent enfermer avec joie. Le colonel Fairholme, qui parle l'allemand comme un Allemand, causa avec eux. Ils ne témoignaient d'aucun enthousiasme, fort indignés même de combattre hors d'Allemagne car, disaient-ils, le *landsturm* ne doit servir qu'à maintenir l'ordre dans l'Empire. Je crois qu'ils se trompent, mais ce n'était pas le moment de discuter la loi et nous n'avions pas à verser un baume sur la blessure de leurs sentiments.

Sur ces entrefaites, le Roi entra. Il était parti dès l'aurore et revenait du champ de bataille, couvert de pluie et de boue. Il se secoua vigoureusement, aspergeant tout le monde, et nous dit quelques mots avant d'aller boire une tasse de café et de s'informer des dernières nouvelles.

Nous avons quitté Malines en suivant la rive nord du canal à la recherche du quartier général de la ...<sup>ème</sup> division. Nous traversons un village dont les habitants se tenaient au milieu de la rue

pour mieux entendre le canon. Un peu plus loin nous voyons deux chevaux morts que des paysans économes avaient déjà dépecés. Mauvais signe, et le colonel trouvait avec raison que cette route paraissait bien peu en arrière des lignes, mais notre petit officier d'état-major soutenait *mordicus* que nous étions sur la bonne route, et il ordonna au chauffeur de continuer. La voiture qui nous suivait donna trois coups de sirène, signal convenu pour stopper. Nous stoppons ; elle nous rejoint. Discussion entre les passagers des deux voitures. Cette route mène droit à l'ennemi. Faut-il continuer ? Faut-il rebrousser chemin et faire un détour par Rymenam ? Tout à coup un obus éclate sur la route à cinq cents mètres de nous, et une auto montée par des soldats belges rapplique à toute vitesse. Le colonel les arrête. Ils disent que les lignes ennemies commencent immédiatement au delà du point de chute de l'obus. Un motocycliste qui les accompagnait a été tué. Nous revenons sur nos pas sans esprit de retour. C'eût été par trop ridicule de tomber inopinément dans les lignes ennemies et d'y être faits prisonniers.

A mi-chemin de Rymenam, des officiers belges en auto nous apprennent qu'une batterie d'obusiers français, en position dans un bois de H..., vient d'entrer en action pour la première fois. Nouveau demi-tour dans la direction de H..., et cette fois nous trouvons le quartier général de

la ...<sup>ème</sup> division, installé dans un cabaret à deux kilomètres de la ville. Tout y est réglé comme papier à musique. Les renseignements sont transmis par le téléphone de campagne, par le télégraphe, par des estafettes à motocyclette, à bicyclette ou à cheval. Des officiers prennent note des renseignements. Les rapports sont discutés rapidement mais calmement, les ordres envoyés vite et sans confusion. Sur les cartes d'état-major on suit, à l'aide de petits drapeaux, la position exacte des troupes. Le quartier général est en communication téléphonique avec les forts et, plusieurs fois, a demandé de tirer vers certains points, soit pour préparer une progression, soit pour couvrir une retraite. J'ai suivi tout cela avec un extrême intérêt, mais est-il possible de mettre tant de science au service de la Mort !

J'ai vu une cuisine roulante allemande attelée de deux beaux chevaux normands. Les Allemands l'avaient placée dans le parc d'un château et trois hommes étaient très occupés à préparer les repas, quand un petit soldat belge se faufila dans le parc, tua un des hommes et fit les deux autres prisonniers. Il les désarma, leur passa une corde autour du cou et ramena triomphalement la cuisine au quartier général. Il était fier comme un coq et tout le monde l'était pour lui.

A deux cents mètres de nous, dans un

champ de navets, se trouvaient les obusiers. Trois pièces étaient en ligne. La batterie, qui était cachée à la vue par un boqueteau de sapins, tira sur un petit village où se trouvait rassemblé un fort détachement allemand. Ils ont dû être quelque peu surpris par cette canonnade, car ils ignoraient que les Belges eussent des canons de campagne de cette puissance et croyaient pouvoir progresser sans grand danger jusqu'à la limite de portée des canons des forts.

En quittant la batterie et tandis que nous pataugions dans le champ de navets pour rejoindre la route, nous aperçûmes le Roi. A pied, accompagné d'un seul aide de camp, il venait voir les obusiers. Il s'arrêta pour nous dire quelques mots mais bientôt entama une véritable conversation. Évidemment, ce moment lui convenait aussi bien que tout autre.

Après avoir parlé de questions militaires avec les deux colonels, il se tourna vers moi : *« Est-il vrai, comme on le dit, que les officiers allemands aient bu mon vin à Laeken ? »* Je répondis qu'en effet le bruit en courait à Bruxelles. Il eut un petit rire et dit de sa voix calme, avec un joyeux hochement de tête : *« Vous savez, je ne bois que de l'eau. »* Puis, réfléchissant une minute, il ajouta avec un hochement de tête plus marqué : *« Et ce n'était pas du très bon vin ! »* Il paraissait content du bon tour joué aux Allemands.

Mais les shrapnells commençaient à éclater de l'autre côté de la route où les Allemands croyaient atteindre la batterie. La plupart des shrapnells éclataient en l'air sans faire de dégâts. Quelques-uns cependant touchèrent d'abord le sol, soulevant ensuite de hautes gerbes de terre noire et molle dans un nuage de fumée grise, avec de sombres taches jaunes. Cela n'était pas rassurant et j'aurais parfaitement consenti à m'éloigner mais, en vrai diplomate, je me souvins que le Roi me primait de plusieurs degrés dans la hiérarchie et qu'il lui appartenait de donner le signal du départ. Mais les rois sont-ils donc incapables de bouger dans des moments pareils ? Nous restions là à causer tandis qu'éclataient ces vilains engins. Sa Majesté et moi nous escaladâmes, pleins de dignité, un tas de détritrus pour mieux observer la route et les canons français, entrés de nouveau en action.

Un peu plus tard, Ferguson, qui se trouvait dans ces parages, fut atteint d'un petit éclat qui troua son manteau à l'épaule, mais sans pénétrer davantage ni causer la moindre blessure. Ferguson parut plutôt étonné, retira ce petit étranger de son trou, le considéra d'un air narquois, puis le remit dans sa poche et continua à observer la batterie. Quant à moi, j'aurais parfaitement compris qu'il interrompît le combat pour faire voir son trophée à tout le monde, amis et ennemis.

Le Roi me questionna longuement sur Bruxelles, sur l'attitude de la population à l'égard des Allemands, sur la façon d'agir de ceux-ci. Il me demanda quel effet produisaient, sur le moral des uns et des autres, les mouvements offensifs de l'armée.

Le Roi voyait clairement ce que son pays aurait à endurer et il me le fit comprendre. Certes la France était éprouvée, ayant un sixième de son sol envahi, mais en Belgique chaque coin de terre a été ravagé et dévasté, à l'exception de la région d'Anvers et d'une bande de territoire le long de la côte ; et encore la première était-elle bien abîmée par les travaux défensifs. Le Roi parlait avec émotion, et il y avait de quoi.

Alors, pour changer le ton de la conversation, le Roi regarda mes belles bottines et me demanda en riant si elles faisaient partie de mon équipement de campagne et où je les avais achetées. « *Je les ai achetées – dis-je –, il y a plusieurs mois, lorsque j'allai pour la première fois saluer Votre Majesté à Laeken* ». Il regarda autour de lui les champs détrempés, les soldats en marche et, à ses pieds le tas de fumier et il dit, avec un plissement de la lèvre : « *Nous ne pensions pas alors que notre première longue conversation aurait lieu ici, n'est-ce pas ?* » Il sourit tristement, et avec plus de tristesse que de sourire. J'en avais la gorge serrée.



La guerre moderne exige qu'un roi se place loin derrière la première ligne, en toute sécurité, mais ce roi-ci en juge autrement. Chaque jour, depuis le début de la guerre, il s'est tenu au coeur de l'action ; les obus ont éclaté autour de lui, même les balles auraient pu l'atteindre. Il s'expose ainsi au danger pour donner du coeur aux hommes, et ceux-ci lui témoignent un splendide dévouement.

La pluie avait cessé au moment où nous repartîmes en auto dans la direction de Malines, à la recherche de l'autre batterie d'obusiers. Tout à coup, derrière nous partent les trois coups de sirène du colonel Du Cane, et nous bloquons les freins. Le colonel nous rappelle qu'il est l'heure du déjeuner, ce que nous avons si bien oublié, que nous aurions continué indéfiniment sans penser à manger. Mais le souvenir de l'heure nous donna instantanément une faim de loup. Restait à trouver un abri. Je songeai alors au couvent où nous nous étions réfugiés jeudi dernier et où les religieuses nous avaient si chaleureusement accueillis. Nous y allons. La petite nonne irlandaise témoigna toute sa joie de revoir des uniformes anglais. Elle dit avec un fort accent en m'apercevant : « *Oh ! le représentant du président* »

Une table dans le jardin, deux bancs, du pain, du fromage, du chocolat et de la bière, bref un repas confortable qui nous rendit des forces

pour l'après-midi.

Nous repartîmes par Malines, vers Muysen et Rymenam. En traversant la voie du chemin de fer, j'eus une véritable émotion à constater que les rails étaient déjà rouges de rouille. Ce doit être la première fois. Pensez à tout ce que cela signifie !

Nous continuions toujours, cherchant des yeux la batterie, quand le bruit le plus assourdissant – bruit à déchirer le sol et à faire trembler la région – éclata sur la gauche. A une quarantaine de mètres, les trois énormes canons français venaient de tirer par-dessus nos têtes. C'était la batterie ! Une autre fois, j'espère qu'elle révélera sa présence d'une autre façon.

Nous continuons ensuite vers l'aile gauche de l'armée belge pour voir l'infanterie au combat. Mais bientôt quelques isolés nous apprennent que la ...<sup>ème</sup> division était refoulée et battait en retraite. Déjà le train des munitions prenait des positions plus à l'arrière. Pour éviter d'être englobés dans le mouvement de retraite, nous avons pris les devants et sommes partis pour Lierre à toute vitesse. Une mauvaise nouvelle nous y attendait, celle du rappel de Ferguson en Angleterre. Évidemment l'armée britannique ne peut se priver du concours d'aucun officier pour l'instruction des volontaires.

De retour à Anvers, j'appris que Inglebleek, le secrétaire du Roi, était venu me chercher deux



fois pour me conduire au palais. Je sautai donc dans l'auto. La Reine en effet avait demandé à me voir, mais elle était alors en train de dîner, et Inglebleek me conseilla de revenir plus tard. La Reine n'avait rien de très urgent à me dire mais avait chargé le secrétaire de me remettre des photographies des dégâts commis dans la cathédrale de Malines. Ce sont des documents vraiment intéressants.

Le dimanche, de grand matin, je pris le café au lait avec le comte Goblet d'Alviella, un des ministres d'État, puis j'allai chercher MM. Woeste et Faura pour reprendre l'expédition vers Bruxelles. Au lieu de traverser l'Escaut sur un chaland, comme la fois précédente, nous l'avons passé commodément sur un large pont de bateaux. Les Belges peuvent le faire sauter d'un moment à l'autre, pour couper la route aux Allemands. Le vent soufflait en tempête et la pluie n'a cessé de tomber jusqu'à notre arrivée à Bruxelles.

Nous ne pouvions passer par Termonde parce que les Allemands avaient complètement détruit la ville et les ponts. Nous ne pouvions songer non plus à passer par Malines. Une seule route restait possible : celle de Gand, et nous la prîmes.

Nous passâmes par Melle, village situé à dix kilomètres en deçà de Gand. Il est détruit. Dans une autre localité, un grand nombre de maisons

sont brûlées. Un jeune homme nous dit qu'on s'y était battu la veille et que les Allemands, avant de se retirer, avaient mis le feu, sans raison, semble-t-il, et par pure méchanceté. Plusieurs fois des paysans nous ont raconté que les Allemands les avaient forcés à se tenir devant eux lorsque ceux-ci marchaient contre les Belges. Je n'aime pas à croire que cette histoire soit vraie, mais elle revient de tous côtés et les gens la disent sur un ton qui vous convainc.

Ce n'est qu'au delà d'Assche que nous avons rencontré les premiers Allemands et ce point marqua la fin de nos aventures.

A la légation, ils s'étaient inquiétés à notre sujet jusqu'au jour où ils apprirent, de source allemande – quelqu'un qui sans doute avait traversé les lignes –, que nous nous portions bien. Il m'a fallu, cela se devine, m'asseoir et raconter mon expédition dans tous ses détails.

Herwarth a dû partir pour le front ; je regrette de le manquer. Le jour où nous comptions revenir, il nous avait attendus à Hofstade durant une heure mais, comme la fusillade était trop vive à son goût, il était revenu, supposant très justement que nous ne passerions pas.

M. Woeste a fait au ministre (**Note** : Brand Whitlock) un récit de nos aventures, à faire dresser les cheveux sur la tête.

(1) Ancien ministre à La Haye.

### Notes de Bernard GOORDEN.

Vous trouverez la version originelle anglophone, pour cette date du 13 septembre 1914, extraite de ***A journal from our Legation in Belgium*** (1917), notamment au lien suivant :

<https://www.idesetautres.be/upload/19140913%20HUGH%20GIBSON%20JOURNAL%20FROM%20OUR%20LEGATION%20IN%20BELGIUM.pdf>

Découvrez la version française des *mémoires* de Brand **WHITLOCK**, traduite à partir de ***Belgium under the German Occupation: A Personal Narrative***, en l'occurrence ***La Belgique sous l'occupation allemande : mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles***. Pour les liens des 59 chapitres relatifs à **1914** :

<http://idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20LIENS%20INTERNET%201914%20BELGIQUE%20OCCUPATION%20ALLEMANDE.pdf>

Recoupez ces informations par celles d'Auguste **VIERSET** (1864-1960), secrétaire puis chef de cabinet d'Adolphe MAX, de 1911 à 1939 (année de la mort du bourgmestre, encore en fonction), lui a consacré une biographie : ***Adolphe MAX***. La première édition, de 1923, comportait 46 pages. C'est de la deuxième édition, de 1934

(comportant 226 pages), que nous avons extrait le chapitre « *Sous l'occupation allemande* » (pages 29-71) :

<http://www.idesetautres.be/upload/VIERSET%20ADOLPHE%20MAX%20SOUS%20OCCUPATION%20ALLEMANDE.pdf>

Il fut l'*informateur* du journaliste argentin Roberto J. **Payró** (1867-1928) pour sa série d'articles, traduits en français par nos soins :

« *Un ciudadano ; el burgomaestre Max (1-5)* » ; in ***La Nación*** ; 29/01-02/02/1915 :

pour le début de l'évocation relative à août 1914 :

<http://idesetautres.be/upload/19140817%20PAYRO%20%20UN%20CIUDADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR.pdf>

pour le 18 août 1914 :

<http://idesetautres.be/upload/19140818%20PAYRO%20%20UN%20CIUDADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR.pdf>

pour le 19 août 1914 :

<http://idesetautres.be/upload/19140819%20PAYRO%20%20UN%20CIUDADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR.pdf>

pour les 20-23 août 1914 :

<http://idesetautres.be/upload/19140820%20PAYRO%20UN%20CIUDADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR..pdf>

pour les 24-27 août 1914 :

<http://idesetautres.be/upload/19140824%20PAYRO%20UN%20CIUDADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR..pdf>

pour les 28 août / 2 septembre 1914 :

<http://idesetautres.be/upload/19140828%20PAYRO%20UN%20CIUDADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR.pdf>

pour les 16-27 septembre 1914 :

<http://idesetautres.be/upload/19140916%20PAYRO%20UN%20CIUDADANO%20EL%20BURGOMAESTRE%20MAX%20FR.pdf>

Découvrez aussi l'article de synthèse de Roberto J. **Payró**, en l'occurrence la version française de « *La Guerra vista desde Bruselas ; diario de un testigo ; **neutralidad de Bélgica*** (20-25) » ; in **La Nación** ; 07-12/12/1914 :

<https://www.idesetautres.be/upload/191412%20PAYRO%20NEUTRALIDAD%20BELGICA%20FR.pdf>

Ainsi que ce que dit Roberto J. **Payró**, notamment dans « *La Guerra vista desde Bruselas ; diario de un comunicado* » in **La Nación** pour la date en question et les précédentes :

<https://www.idesetautres.be/upload/19140909%20PAYRO%20DIARIO%20DE%20UN%20TESTIGO%20FR.pdf>

<https://www.idesetautres.be/upload/19140910%20PAYRO%20DIARIO%20DE%20UN%20TESTIGO%20FR.pdf>

<https://www.idesetautres.be/upload/19140911%20PAYRO%20DIARIO%20DE%20UN%20TESTIGO%20FR.pdf>

<https://www.idesetautres.be/upload/19140804-19140911%20PAYRO%20EPISODIOS%20OCUPACION%20ALEMANA%20FR.pdf>

<https://www.idesetautres.be/upload/19140912%20PAYRO%20DIARIO%20DE%20UN%20TESTIGO%20FR.pdf>

<https://www.idesetautres.be/upload/19140913%20PAYRO%20DIARIO%20DE%20UN%20TESTIGO%20FR.pdf>

Voyez ce qu'en disent, à partir du **20** août 1914, Louis **GILLE**, Alphonse **OOMS** et Paul **DELANDSHEERE** dans ***Cinquante mois d'occupation allemande*** (Volume 1 : 1914-1915).

**Tous ces documents sont accessibles** via <https://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>

Baron von der **LANCKEN** ; ***Mémoires. Mes trente années de service*** (traduit de l'allemand par Maurice Tenine) ; Paris, Librairie Gallimard ; 1932, 253 pages. (*Meine dreissig Dienstjahre* ; 1931).

<http://www.idesetautres.be/upload/OSCAR%20VON%20DER%20LANCKEN%20LIENS%20INTERNET%20CHAPITRES%20MEMOIRES%20BELGIQUE%201914-1918.pdf>

Consultez aussi Paul **CROKAERT**, avec ses 48 chapitres de ***L'immortelle mêlée. Essai sur l'épopée militaire belge de 1914*** (Paris, Perrin et Cie ; 1919, 327 pages), notamment

### **V. Les sorties, le siège et la mort d'Anvers.\***

I. La fermeture de l'Escaut (pages 197-200)

<http://www.idesetautres.be/upload/CROKAERT%20IMMORTELLE%20MELEE%20PARTIE%205%20CHAPITRE%201.pdf>

II. Anvers fétiche (pages 201-206)

<http://www.idesetautres.be/upload/CROKAERT%20IMMORTELLE%20MELEE%20PARTIE%205%20CHAPITRE%202.pdf>

III. Les défauts d'une cuirasse (pages 207-218)

<http://www.idesetautres.be/upload/CROKAERT%20IMMORTELLE%20MELEE%20PARTIE%205%20CHAPITRE%203.pdf>

IV. L'épine au talon du colosse (pages 219-227)

<http://www.idesetautres.be/upload/CROKAERT%20IMMORTELLE%20MELEE%20PARTIE%205%20CHAPITRE%204.pdf>

V. La diversion de Termonde (pages 228-230)

<http://www.idesetautres.be/upload/CROKAERT%20IMMORTELLE%20MELEE%20PARTIE%205%20CHAPITRE%205.pdf>

VI. La fière bataille des Quatre jours (pages 231-238)

<http://www.idesetautres.be/upload/CROKAERT%20IMMORTELLE%20MELEE%20PARTIE%205%20CHAPITRE%206.pdf>

VII. L'ouragan de feu (pages 239-244)

<http://www.idesetautres.be/upload/CROKAERT%20IMMORTELLE%20MELEE%20PARTIE%205%20CHAPITRE%207.pdf>

VIII. L'ordre d'évacuation (pages 245-249)

<http://www.idesetautres.be/upload/CROKAERT%20IMMORTELLE%20MELEE%20PARTIE%205%20CHAPITRE%208.pdf>

IX. Où M. Winston Churchill intervient (pages 250-255)

<http://www.idesetautres.be/upload/CROKAERT%20IMMORTELLE%20MELEE%20PARTIE%205%20CHAPITRE%209.pdf>



## X. Les dernières heures (pages 256-263)

<http://www.idesetautres.be/upload/CROKAERT%20IMMORTELLE%20MELEE%20PARTIE%205%20CHAPITRE%2010.pdf>

\* Il a aussi écrit « *Les grands jours du siège d'Anvers* », chapitre 5 (pages 63-74, 1<sup>ère</sup> partie) de ***Nos héros morts pour la patrie. L'épopée belge de 1914 à 1918*** (histoire et documentation) :

<https://www.idesetautres.be/upload/GRANDS%20JOURS%20SIEGE%20ANVERS%201914%20CROKAERT%20NOS%20HEROS%20LYR%201.pdf>

### Concernant Aarschot

Nom : 19140828 RAPPORT 1 VIOLATION DROIT GENS EN BELGIQUE - Rajouté le 15/05/2015

Description : *Le rapport N°1 de la Commission d'enquête concernant la « violation du droit des gens en Belgique », clôturé le 28 août 1914, est principalement relatif à **Aerschot (Aarschot)** : « Sac d'Aerschot – Environs d'Aerschot – Schaffen – Rethy ». Nous en proposons une version JPEG.*

<https://www.idesetautres.be/upload/19140828%20RAPPORT%201%20AARSCHOT%20VIOLATION%20DROIT%20GENS%20EN%20BELGIQUE.zip>

Nom : 19140917 RAPPORT 4 VIOLATION DROIT GENS EN BELGIQUE - Rajouté le 15/05/2015

Description : *Le rapport N°4 de la Commission d'enquête concernant la « violation du droit des gens en Belgique », clôturé le 17 septembre 1914, est relatif à **Aerschot (Aarschot)** : « Sac d'Aerschot, constatations des dommages ». Nous en proposons une version JPEG.*

<https://www.idesetautres.be/upload/19140917%20RAPPORT%204%20AARSCHOT%20VIOLATION%20DROIT%20GENS%20EN%20BELGIQUE.zip>

Nom : 19140925 RAPPORT 5 VIOLATION DROIT GENS EN BELGIQUE - Rajouté le 15/05/2015

Description : *Le rapport N°5 de la Commission d'enquête concernant la « violation du droit des gens en Belgique », clôturé le 25 septembre 1914 est relatif à **Aerschot (Aarschot)** et Louvain (Leuven) : « Sac d'Aerschot et de Louvain – renseignements complémentaires ». Nous en proposons une version JPEG.*

<https://www.idesetautres.be/upload/19140925%20RAPPORT%205%20AARSCHOT%20LOUVAIN%20VIOLATION%20DROIT%20GENS%20BELGIQUE.zip>

Nom : TOYNBEE TERRORISME ALLEMAND EN BELGIQUE 1914 AARSCHOT CHAPITRE 3B 1917 - Rajouté le 25/03/2018

Description : *Vous trouverez au lien suivant la partie (II), « **Aerschot** » (pages 37-52), du chapitre 3 (« De Liège à Malines ») d'Arnold TOYNBEE, le grand historien, dans **Le terrorisme allemand en Belgique** (London, Eyre and Spottiswoode, 1917, 123 pages) au lien suivant :*

<https://www.idesetautres.be/upload/TOYNBEE%20TERRORISME%20ALLEMAND%20EN%20BELGIQUE%201914%203B%20%20AARSCHOT%201917.pdf>

Nom : TOYNBEE TERRORISME ALLEMAND EN BELGIQUE 1914 ENVIRONS AARSCHOT CHAPITRE 3C 1917 - Rajouté le 25/03/2018

Description : Vous trouverez la partie (III), « Les environs d'**Aerschot** » (pages 52-54), du chapitre 3 (« De Liège à Malines ») d'Arnold TOYNBEE, le grand historien, dans **Le terrorisme allemand en Belgique** (London, Eyre and Spottiswoode, 1917, 123 pages) au lien suivant :

<https://www.idesetautres.be/upload/TOYNBEE%20TERRORISME%20ALLEMAND%20EN%20BELGIQUE%201914%203C%20ENVIRONS%20AARSCHOT%201917.pdf>

Nos remerciements vont notamment à la **Bibliotheca Andana**, précieuse source de documentation, e. a. sur 1914-1918 :

<https://www.bibliotheca-andana.be/>

[https://www.bibliotheca-andana.be/?page\\_id=129317](https://www.bibliotheca-andana.be/?page_id=129317)

Les photos de la cathédrale de **Malines** proviennent de la page 48 de **La Belgique et l'Allemagne** (Lausanne, Payot ; 1915) :

<https://www.bibliotheca-andana.be/wp-content/uploads/large/Davignon.pdf>